IDOLES

DE

L'AMAZONE

PAR

M. JOSÉ VÉRISSIMO

(DE PARA, BRÉSIL)



Imp. A. Roux,

IDOLE DE L'AMAZONE

trouvée par Mr Barbosa Rodrigues

IDOLES

DE L'AMAZONE

Dans une étude sur la *Religion des Tupi-Guaranis*, peuplades sauvages vivant sur les bords du fleuve Amazone, publiée dans la *Revista Brazileira*, tome IX, p. 69, j'ai contesté, dans les termes suivants, l'exactitude de la plus grande partie des affirmations généralement admises au sujet des croyances religieuses de ces sauvages :

« IDOLES. — Les archéologues n'en ont pas encore rencontré une seule qu'on puisse considérer comme ayant appartenu à l'une des nombreuses tribus de la grande famille Tupi-Guarani, et ayant été l'objet d'un culte quelconque ; au contraire, tous les chroniqueurs et autres écrivains, sans exception, affirment unanimement que ces peuples n'avaient pas d'idoles. »

« M. Barbosa Rodrigues a été le premier entre tous, anciens et modernes, qui ait eu la bonne fortune de rencontrer un groupe de deux figures en pierre, un jaguar et une tortue, ou *jabuti*, qu'il détermine, en s'appuyant sur un passage de Christovam da Cunha, sous la dénomination : « Idole des pêcheurs Amazoniens. » Incontestablement, comme le démontre l'illustre botaniste, cette idole (appelons-la ainsi) était bien de celles dont parle le chroniqueur du voyage de Pedro Teixera ; mais ceci ne prouve certainement pas que

l'Indien du Brésil, le Tupi-Guarani au moins, ait eu des idoles ou représentations matérielles de la divinité, en admettant même que les Indiens dont parle le Père da Cunha puissent être apparentés à cette famille de sauvages brésiliens ; car ils vivaient dans le Haut-Amazone, sur les limites actuelles du Brésil et du Pérou, étaient en contact avec les Indiens de ce dernier pays et avaient adopté leurs coutumes, ainsi que le prouve l'usage de l'*Estollica*, arme des anciens Péruviens. De plus, nous croyons voir dans la figure trouvée par M. Barbosa Rodrigues certaines ressemblances caractéristiques avec d'autres spécimens de l'art *Transandin* dont l'influence a bien pu se faire sentir dans sa fabrication. »

M. Barbosa Rodrigues m'ayant adressé une lettre dans laquelle il discutait amicalement mes conclusions, en paraissant cependant n'avoir pas compris que je ne niais pas absolument l'authenticité de sa trouvaille, mais seulement qu'elle appartient à la famille Tupi-Guarani dont j'étudiais le développement religieux, je fus obligé d'être plus explicite dans une note que j'envoyai aux *Annales du Musée Guimet*[1], note dans laquelle je disais :

« ..... Qu'il ne me paraissait pas scientifiquement prudent d'admettre, sur cette seule donnée, l'authenticité de cet objet en tant qu'idole de la famille la plus considérable de sauvages de l'Amérique du Sud. Que par conséquents et jusqu'à nouvelle preuve, nous ne la considérerions que comme un produit étranger à la région où elle a été trouvée, ce qui n'est pas difficile à admettre parce que, comme sculpture au moins, elle est bien supérieure à tout ce qu'on a rencontré jusqu'à présent au Brésil, qu'elle ne rappelle aucun des spécimens de l'art purement Brésilien, et que, pour ces raisons, nous pensons qu'elle doit être considérée plutôt comme appartenant à l'art *Transandin*. du Nicaragua, ou autre du même genre.

« De semblables trouvailles, quand elles sont isolées, et quand on ne possède pas toutes les données indispensables, doivent être laissées de côté sous peine d'apporter plus d'obscurité que de lumière. Je ne vois aucune difficulté à croire que dans la vallée de l'Amazone il ait existé des Indiens d'une autre race ou d'une famille étrangère aux Tupi-Guaranis. Il me

[1] Cette note ne nous est malheureusement pas parvenue.

paraît même que les récentes études et les découvertes de M. Barbosa Rodrigues lui-même et de MM. Hartt, Ferreira, Penna et autres, autorisent à admettre, sous certaines réserves toutefois, l'existence dans ce pays d'une civilisation pré-tupinienne (et bien plus avancée que celle-ci) à laquelle l'idole trouvée par M. Barbosa Rodrigues aura peut-être pu appartenir; mais je ne puis croire qu'elle ait reçu le culte d'individus parlant, comme langue maternelle, le Tupi-Guarani, parce que ces peuples, comme je crois l'avoir démontré, étaient, en fait de religion, à la période du fétichisme primitif, à l'animisme, et ne représentaient pas leurs conceptions subjectives.

« Ce que l'on ne peut nier, concluais-je, c'est que ce groupe de pierre ou cette idole, soit authentiquement américain, et ce fait seul est suffisant pour lui donner une grande valeur. »

De ce qui précède il résulte que je niais que la famille Tupi-Guarani eut possédé des idoles ou représentations matérielles de ses conceptions subjectives en matière de croyance religieuse; que je n'admettais pas que l'idole trouvée par M Barbosa Rodrigues appartînt à cette famille ; que, si je ne le disais pas catégoriquement, du moins je penchais à voir là un produit étranger à la région Amazonienne Cis-andine, et principalement à la partie où elle a été trouvée, le Bas-Amazone.

J'étais encore dans cette conviction quand la découverte fortuite, mais heureuse, d'une figure, en pierre aussi, un fétiche analogue à celui que M. Barbosa Rodriguez a appelé Idole Amazonienne[1], faite par moi-même dans ma dernière excursion aux Amazones (novembre 1882), est venue apporter un nouveau document en faveur de l'opinion du savant botaniste et me faire changer d'avis, du moins quant à ma dernière proposition.

Ma découverte, quelque importante qu'elle soit, ne résout cependant pas par elle seule la question complexe soulevée par la brochure de M. Barbosa

[1] *Idolo Amazonico achado no Rio Amazonas*, par J. Barbosa Rodrigues, Rio de Janeiro, 1875, avec une planche représentant l'Idolo (voir planche VI).

Je crois préférable d'appeler *fétiche*, tant l'objet que j'ai trouvé moi-même, que celui qui a été découvert par M. Barbosa Rodrigues. Il me semble que le mot *Idole* porte avec lui l'idée d'adoration; or, comme je le montrerai tout à l'heure, aucun de ces objets n'a reçu de culte; ils servent seulement de *talismans propitiatoires*, et c'est pourquoi le nom de *fétiche* leur convient mieux que celui d'*Idoles*. Cependant comme cette dernière dénomination est généralement acceptée je la conserve, me réservant seulement le droit de les employer toutes deux.

Rodrigues, et je crois que, maintenant qu'un nouveau document apparaît confirmant le premier, il y a lieu de revenir sur le sujet si largement traité déjà par lui dans ladite brochure.

I

Avant d'entrer dans les considérations que suggèrent les deux fétiches que que je vais étudier, je crois qu'il convient de les décrire l'un et l'autre, non seulement dans l'intérêt de la clarté de la discussion, mais pour mettre le lecteur en état de bien juger la question.

« L'ensemble de cette idole, dit M. Barbosa Rodrigues, repose sur les mœurs des Indiens et des animaux, et sur la croyance en l'influence des *mères* de ces derniers.

« Notre idole (voir planche VI) se compose de deux figures : un carnassier cherchant à dévorer une chélonée. Elle a 185 millimètres de hauteur, 90 millimètres de largeur, et 15 millimètres de largeur, les deux figures, carnassier et chélonée, comprises.

« Assis sur une chélonée « *podocnemis* », un jaguar « *felis* » tient entre ses griffes une parure de fantaisie suspendue à la langue de la tortue, et passant derrière la tête et le cou où s'appuient les dents de la mâchoire inférieure du jaguar.

« La tortue qui, par la forme de son écaille, se rapproche beaucoup du *Jabuti* « *testudo* », a un long cou perpendiculairement dressé terminé par une tête dont les formes et la position diffèrent complètement des autres chéloniens. J'ai cherché à rapprocher cette tête de celle de quelque autre animal, mais sans résultat, ce qui me fait supposer qu'ici l'artiste a cédé à la fantaisie, tandis que pour la figure du jaguar, il a scrupuleusement conservé les caractères distinctifs. L'artiste s'est tellement laissé aller à la fantaisie, qu'en outre de l'ornement dont j'ai parlé, il a encore paré le cou de la tortue d'un collier enjolivé d'une tresse. La tête est allongée, plate dans la partie inférieure, et semi-convexe dans la partie supérieure ; elle s'effile au museau. Celui-ci a des reliefs qui dessinent les lèvres soulevées par la pression interne des dents, et présente sur sa partie supérieure une ligne relevée qui, passant par le milieu

de la mâchoire supérieure, va finir à la hauteur de l'os frontal, qui se trouve caché par la langue du jaguar. Les yeux affectent la forme d'un demi-cercle, avec la partie convexe dans le haut. Le cou et la tête de la chélonée présentent des formes anguleuses qui se retrouvent aussi chez le jaguar. La tête de cet animal a la forme semi-globuleuse des carnassiers du genre *felis*. Elle présente cependant des mâchoires longues et si ouvertes qu'elles forment entre elles un angle droit. Mais si, par la longueur des mâchoires, elle s'éloigne de l'espèce *felis*, la forme des canines et des molaires caractérise bien le carnassier.

« L'artiste a poussé l'exactitude jusqu'à laisser dans la mâchoire supérieure un vide à la place où se loge la canine inférieure. Il a cependant commis une erreur ou un oubli en n'indiquant que quatre incisives au lieu de six. La forme des narines, la position des oreilles, la place des yeux, et même la forme du cou sont bien celles du terrible hôte des forêts américaines. L'aspect général du corps et des extrémités, travaillées d'une manière anguleuse, se rapprochent des quadrumanes; cependant les mains ont cinq griffes comme celles des carnassiers. Comme aspect général, c'est le jaguar « *Yaurité* » des indigènes. La queue est malheureusement brisée; on peut voir cependant qu'elle était relevée.

« Malgré l'incorrection du dessin et la fantaisie de l'artiste, on reconnaît que le sculpteur était habile et observateur de la nature. L'habitude qu'ont les carnassiers du genre *felis* de venir chaque année, au mois de septembre époque du rut, manger des tortues sur les rives du fleuve, a, sans doute, décidé l'artiste à prendre cet animal comme symbole du dieu de la pêche, choisissant la *mère* du jaguar, comme plus puissante, pour vaincre la *mère* des tortues qui sont les animaux les plus productifs, puisqu'elles fournissent, non seulement la chair, mais encore les œufs, la graisse et l'écaille dont on se servait même, à cette époque, pour fabriquer des outils.

« Que cet objet soit une idole de pêche est un fait prouvé, non seulement par sa forme, mais encore par la présence de deux trous pratiqués obliquement dans la partie postérieure à sa jonction avec la partie antérieure, et destinés à faire passer des cordes pour lier l'idole à la proue de la *montaria* (canot). Ces trous ont 15 millimètres de diamètre. La perfection de cet objet, travaillé dans un morceau de serpentine, est réellement admirable. »

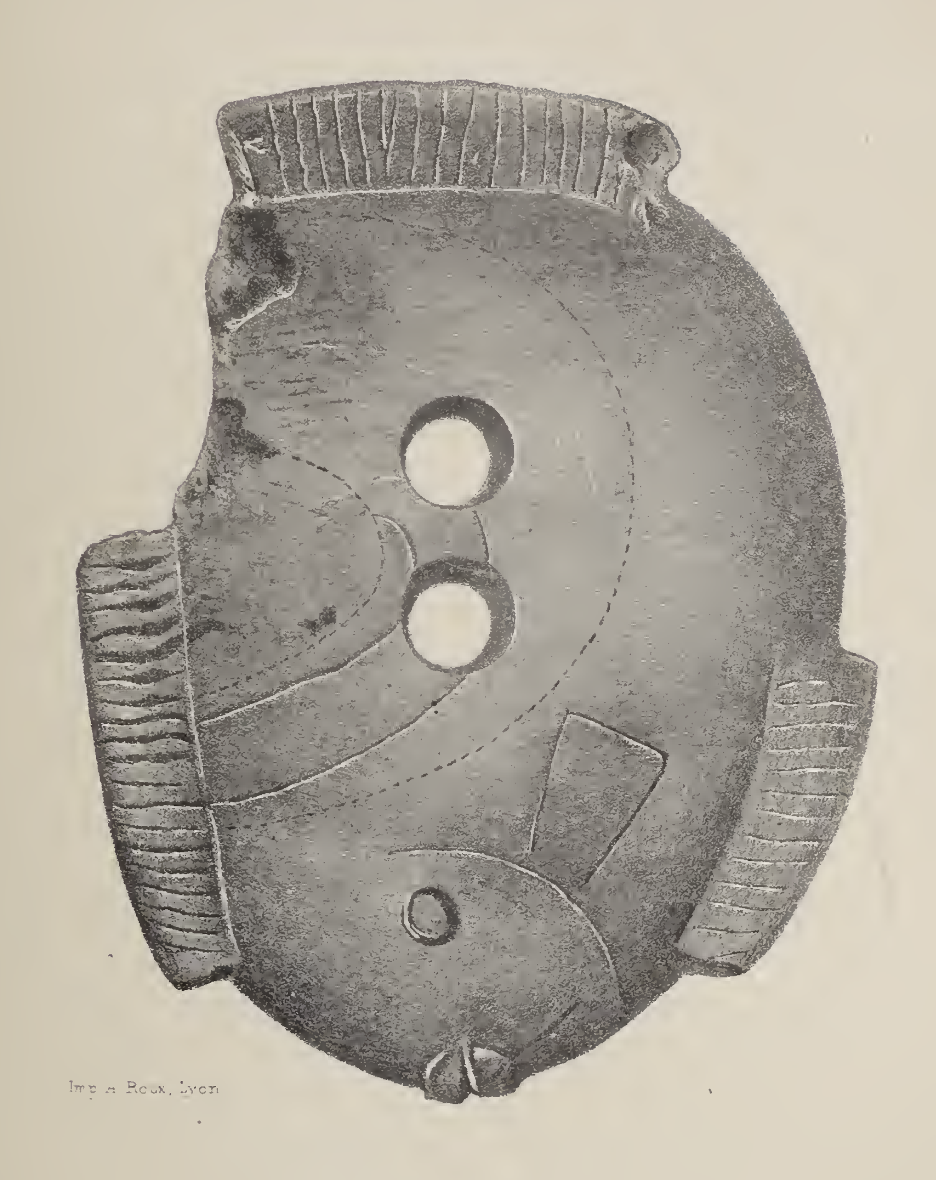
Telle est la description fidèle de l'idole amazonienne de M. Barbosa Ro-

drigues, trouvée sur la côte de Paru, sur la rive gauche de l'Amazone, à environ huit ou dix milles à l'ouest de la ville d'Obidos; elle appartenait à un particulier à qui ce savant l'acheta.

Je me trouvais dans cette ville au mois de novembre de l'année dernière, lorsque, dans une excursion à l'île Marie-Thérèze, à l'embouchure du Trombetas, je rencontrai, par le plus heureux des hasards, le fétiche que je possède aujourd'hui. C'est un Portugais, habitant de cette île, qui me le donna. Comme je lui demandais, en lui montrant une hache de pierre que j'avais achetée dans mon excursion, s'il n'avait pas trouvé quelque objet « *de gentio* » comme celui-là, par exemple, il me répondit qu'il possédait un *acará bararoá* de pierre, mais qu'il ne savait pas bien où il était; cependant, cédant à mes instances, il alla le chercher, et revint peu de temps après avec l'objet que je vais décrire.

C'est un poisson du genre *mejonauta*, planche VII, un acará fait d'une argilite (schiste argileux) rouge et dure, abondante dans les environs d'Obidos. Il a 135 millimètres de longueur, 103 millimètres dans sa plus grande largeur, et une épaisseur maxima de 2 centimètres.

L'exécution artistique de cette pièce est relativement très parfaite, et, comme l'objet trouvé par M. Barbosa Rodrigues, il révèle chez l'artiste un admirable talent d'observation, et chez le peuple à qui il a appartenu, un état de civilisation très avancé. Aucun des caractères du poisson n'a été oublié. Les opercules des branchies sont dessinés régulièrement et d'une manière parfaite, les nageoires dorsales, abdominales et caudales sont très bien indiquées par des traits perpendiculaires gravés avec un instrument quelconque à pointe aiguë et forte dans les saillies que l'artiste a ménagées à dessein pour indiquer ces parties; la bouche se fend dans la proportion voulue; les babines sont bien définies, et les nageoires de la poitrine, placées comme si elles sortaient des opercules des branchies, révèlent les mêmes soins d'exactitude chez l'artiste qui a creusé circulairement les yeux coupés au milieu par une ligne imaginaire que l'on tirerait de la fin de l'ouverture des opercules à l'extrémité de la bouche. Il a imité les pupilles avec une matière (résine végétale?) noire, vitrée, que la personne, à qui je dois cet important objet, a détruit, poussée par la curiosité de savoir ce que c'était, selon son propre aveu. Il existe cependant encore dans l'œil gauche une très



Imp. A. Roux, Lyon

IDOLE DE L'AMAZONE

trouvée par Mr José Vérissimo

petite partie de cette pâte. L'extrémité de la nageoire dorsale et celle du dos près de la queue ont été détruites, aussi à l'aide d'un couteau, et par le même individu.

Naturellement, le poisson présente le même aspect, de quelque côté qu'on le considère ; cependant le côté droit est un peu plus aplati, probablement pour avoir reposé sur la terre pendant je ne sais combien d'années ou même de siècles. Regardé bien en face, il se montre également bien fini, quand on observe la régularité du dessin de la bouche et des opercules des branchies.

Il existe cependant dans le dessin quelques traits fantaisistes qui n'appartiennent pas à l'animal que cet objet représente, et que je ne puis absolument pas expliquer; ils sont d'autant plus difficiles à comprendre, qu'ils ne conservent pas l'harmonie ou la symétrie des autres parties. Ainsi ceux du côté gauche descendent parallèlement et en courbe du centre des nageoires dorsales, commençant en haut par une séparation de 18 millimètres, et s'inclinant à droite où ils vont se terminer après avoir formé avec l'appendice caudal un J tourné vers la droite, sur la largeur de 3 millimètres. Les deux lignes qui forment ce J sont cependant coupées en sections, principalement la ligne inférieure, qui l'est en deux endroits, par les trous circulaires dont nous avons parlé plus haut.

Ceux du côté droit (voyez sur la figure les lignes pointillées) ressemblent à deux moitiés d'ellipses dont la plus grande enveloppe la plus petite. L'axe de la seconde demi-ellipse qui occupe exactement le centre de la partie supérieure du poisson ne peut avoir plus de 32 millimètres, et celui de la plus grande, dont les lignes descendent d'un côté de la partie frontale de la nageoire dorsale, et de l'autre, du point de jonction du dos avec la queue, en se prolongeant jusqu'au ventre du poisson, doit avoir (la mesure ne peut pas être prise exactement) 85 millimètres.

Que signifient ces tracés? Existe-t-il en eux quelque sens symbolique, ou bien ne sont-ils dus purement qu'à la fantaisie de l'artiste? Je me déclare incapable de répondre à n'importe laquelle de ces deux questions que ne peut manquer de poser quiconque examine ce fétiche avec l'attention qu'il mérite.

Quand on me le remit, ce qui me frappa le plus ce furent les deux trous circulaires ouverts au centre sur un diamètre de dix millimètres ; la raison

en est que ces trous le rendaient parfaitement semblable à celui de M. Barbosa Rodrigues et indiquaient que celui que j'avais eu la bonne fortune de découvrir était, comme le premier, un fétiche de pêche. Si la matière dont ils sont fabriqués est différente, ce qui ne signifie rien, les caractères artistiques sont les mêmes et il suffit de les examiner tous deux pour se persuader que, s'ils ne sont pas sortis du même burin, ils sont toutefois issus — que l'on me pardonne l'audace de l'expression — de la même école artistique.

I

Comme on devait s'y attendre le fétiche trouvé par M. Barbosa Rodrigues ne passa pas sans faire quelque bruit en Europe, et parmi les savants qui s'en occupèrent, le professeur Enrico Giglioli de Florence lui consacra quelques lignes dans l'*Archivio per l'Antropologia et l'Etnologia.*

Croyant comme M. Barbosa Rodrigues à son origine amazonienne voici comment le savant professeur s'exprime à ce sujet :

« Il signor Dr Rodrigues è altamente justificato nel credere che l'idolo da lui illustrato non fosse peruviano ; ho avato sott'ochio centinaia di idoli del Peru e non vidi mai nulla di simile fra essi. Ma debbo peró far notare la singular semiglianza che fussa fra l'idolo Amazonico e certa scolture rinvenuto nel Mexico, in Nicaragua e specialmente sulla isola Zapatero e Pensacola che sono rozze figure umane scolpite in pietra e sormontate da effigie di animali carnivori in atto di divorar lor la testa, precisamente come fa il yaguar alla testitune (molto anthropoideo) nell'idolo braziliano. Ultimamente n'ello fogliare la stupenda opera de Bancroft (*The natives Races of the Pacific States and North America*) ritrovai al principio del quarto volume le figure di alcune di quegli idoli degli antichi Nicaraguensi. Questo augmenta anzi che diminuiar l'importanza della scoperta del signor Rodrigues, portanto assai piu all'Oriente de quanto si sapera la trasie di quelle civiltà che illuminarono le carte occidentali del Nuovo Mondo, dal Mexico al Chili. »

Comme on le voit, M. Giglioli ne met pas en doute, mais accepte au contraire, l'origine amazonienne de l'idole de M. Barbosa Rodrigues, tout en citant des exemples de types analogues rencontrés dans d'autres parties de

l'Amérique. Il croit toutefois, et peut-être avec raison, que l'artiste qui l'a sculpté descendait par hasard du même peuple qui a exécuté celles de l'île de Zapatero et du Nicaragua et serait venu se fixer sur les rives de l'Amazone. Ces rapprochements influèrent, je crois, sur la façon de penser de M. Barbosa Rodrigues, trop exclusif au commencement, comme nous l'avons vu, au sujet de la patrie originaire de son idole; car il m'écrivit en me communiquant l'opinion de M. Giglioli :

« Plus tard, en effet, j'ai eu l'occasion de voir dans le même ouvrage, page 40, une idole de Zapatero représentant un jaguar « *Yaurité* » qui est placé dans la même posture que mon idole, quoique cependant il ne dévore aucun animal, et aux pages 49 et 50, deux autres idoles de l'île de Pensacola, dont l'une, qui représente un caïman dévorant un homme, a aussi la position de l'idole amazonienne, principalement quant aux bras et aux pieds. Cette similitude, ou même cette identité d'idées, entre deux peuples très distants l'un de l'autre parait justifier et prouver l'opinion que j'ai émise que la civilisation Amazonienne vint du Nord de l'Amérique et de l'Europe [1]. Les habitants des îles Pensacola et Zapatero, dans le Nicaragua, invoquaient le jaguar et le caïman pour vaincre l'homme, comme ceux de l'Amazone pour s'emparer des tortues. — N'auraient-ils pas eu la même pensée? »

Je passe les dernières considérations de M. Barbosa Rodrigues, parce qu'il n'y a pas lieu de les discuter ici, et je reviens à l'intéressante étude des deux uniques fétiches, ou idoles de pierre, trouvés jusqu'à ce jour au Brésil.

En premier lieu, je ferai remarquer que ni M. Barbosa Rodrigues, ni M. Giglioli ne disent si dans les pièces semblables à l'idole découverte par le premier, et que tous deux ont vus dans l'ouvrage de Bancroft, il existait deux trous comme ceux qu'on remarque dans l'idole de M. Barbosa Rodrigues et dans la mienne; je ne possède malheureusement pas cet ouvrage colossal. ainsi que le qualifie justement M. Giglioli, et je ne sais si je pourrais me le procurer ici, ce qui m'empèche de vérifier le fait. Toutefois, il me semble qu'un signe aussi caractéristique n'aurait pas échappé, sinon au professeur

[1] *Nuevo descubrimiento del gran rio de las Amazonas*, dans le tome II, des *Memorias para a historia do extincto Estado do Maranhão*, par C. Mendes de Almeida, Rio de Janeiro, 1874.

italien, du moins au naturaliste brésilien qui s'en est servi, comme nous l'avons vu, pour classer son idole.

S'il a pu s'élever des doutes, et moi-même j'en ai exprimé, au sujet de l'*habitat* — si je puis m'exprimer ainsi — de l'idole de M. Barbosa Rodrigues, ces doutes doivent disparaître, je crois, devant le fétiche que j'ai eu le bonheur de découvrir et qui fait le sujet de cette étude. En premier lieu, il sert de contre-épreuve à l'autre (personne n'ignore combien est grande la valeur d'une contre-épreuve dans cette matière) et prouve mieux encore, que la première, qu'il a appartenu à des Indiens qui, suivant le Père Christovão da Cunha [1] adoraient des idoles « que fabrican con sus manos, atribuyendo a unos el padir sobre las aguas, y assi les ponen por divisa un pescado en la mano ; a otros escogen por duenos de las sementeras ; y a otros, por valledares en sus batallas. » En second lieu, il montre sans contestation possible, quelle que soit l'origine de l'artiste qui l'a exécuté et de la nation qui croyait en son pouvoir, que l'un et l'autre appartiennent bien à l'Amazone, parce que si le jaguar et la tortue se rencontrent loin du grand fleuve, le poisson *Acarà bararoà* lui appartient exclusivement.

Ce double résultat devrait peut-être me suffire pour conclusion de ce travail déjà trop long, mais je ne puis me résoudre à le considérer comme terminé sans rechercher jusqu'à quel point il vient détruire mes conclusions sur la religion des Tupi-Guaranis.

Quand même il serait certain que ces fétiches ont appartenu à cette famille indienne, mes conclusions n'en demeureraient pas moins debout. En effet, ayant écrit que « dans l'animisme, ou plus particulièrement dans le polydémonisme Tupi-guarani, le caractéristique de l'adoration faisait complètement défaut ; que l'adoration existait, mais non le culte, principalement le culte interne, admettant que le culte externe se manifestait quelquefois par certaines pratiques d'exorcisme qui, en elles-mêmes, n'indiquaient en rien l'adoration, je suis encore d'accord avec ce que le P. da Cunha dit des Indiens à qui ont appartenu ces fétiches... « *no usan* », écrit-il dans sa précieuse relation, de quelque cérémonie pour les adorer, mais « antes les tienen olvidados en un rincon hasta el tiempo que lo chan menester ; y assi quando homde ira la guerra, llevan lo proa de las canoas,

[1] Christoval d'Acuña.

el Idolo en quen tienen puestas las esperanças de la vitoria, y quando salem a hazer sus pesquerias, he chan mano de aquel a quien tienen antreyado el dominio de las aguas, pero ni en unos, ni en otros fian tanto, que ne reconozoan puede aver otro mayor[1]. »

Ces idoles appartiennent-elles, oui ou non, à la famille Tupi-Guarani? Je l'ignore et ne m'aventure pas à me prononcer sur ces deux hypothèses que je me réserve de discuter plus tard dans une autre étude sur l'ancienne civilisation amazonienne.

Le fétiche que j'ai acheté avait été trouvé par la personne de qui je le tiens dans le port d'Obidos, mis à sec par le jusant extraordinaire de l'année 1879. On voit qu'il n'était pas très loin, à peine une douzaine de milles, de l'endroit d'où provient celui de M. Barbosa Rodrigues, ce qui circonscrit, du moins pour le moment, les limites du domaine territorial de la nation à qui l'un et l'autre ont appartenu, et dont ils protégeaient la pêche attachés par une *embira* (liane) à la proue de leur légère *Ygára* (pirogue)[2].

[1] *Op. Cit.* p. 98.

[2] Les habitants de l'Amazone descendants en droite ligne ou indirectement de l'ancien Indien qui dominait sur les rives du grand fleuve et de ses affluents, conservent encore aujourd'hui cette croyance. Il y a encore beaucoup de pêcheurs qui mettent dans un petit panier à la proue de leur canot, ou bien en vue ou caché sous leur fourneau portatif un plant de *tajapura* (aroïde), croyant qu'il leur portera bonheur. Cependant ils ne professent aucun culte pour ce « fétiche » et dès qu'ils sont de retour chez eux avec leur canot vide ou plein de poissons, ils lancent leur fetiche dans un coin, non seulement sans aucun respect, mais même sans aucun soin.

FIN